

Histoire de la philosophie

74 Bertrand Russell – L'atomisme logique

Par le Dr Arthur Holmes du Wheaton College

Aujourd'hui, j'aimerais reprendre là où nous en étions lundi dernier et vous demander d'ajouter ce devoir à votre liste de lectures pour cette semaine. Il s'agit d'un devoir supplémentaire. Le voici. La prochaine fois, ou peut-être la suivante, nous aborderons le réalisme en Grande-Bretagne et en Amérique au début du XXe siècle.

Je vous invite à lire à ce sujet soit dans l'ouvrage de Culberston, volume 8, chapitre 17 (son histoire de la philosophie), soit dans l'Encyclopédie de philosophie, à l'article consacré au réalisme. Une fois cela fait, nous pourrions revenir à notre sujet de lundi, à savoir cet empirisme du XIXe siècle, représenté dans vos lectures et dans mes commentaires par le Français Auguste de Comte, le Britannique John Stuart Mill et l'Allemand (ou était-il autrichien ?) Ernst Mach.

L'empirisme du XIXe siècle peut être caractérisé de trois manières. Premièrement, le développement de la méthode hypothético-déductive en science. C'est ainsi que l'objectivité des Lumières commence à se manifester au sein de l'empirisme.

Le problème du fondationnalisme des Lumières résidait, bien sûr, dans la difficulté à établir des prémisses suffisamment solides. Soit les premiers principes intuitifs de Descartes, soit des généralisations empiriques comme celles de John Locke, Thomas Hobbes et d'autres. Or, dans la pensée du XIXe siècle et chez ces auteurs, la généralisation empirique, bien qu'indémontrable par induction, est considérée comme une hypothèse.

Et en réalité, d'un point de vue empirique, c'est bien de cela qu'il s'agit. Si nous ne disposons que de la moitié de la classe, il est hypothétique que la classe entière possède les mêmes caractéristiques que la moitié échantillonnée. On a donc une hypothèse, une généralisation empirique qui fonctionne comme une hypothèse.

Parfois, il ne s'agit même pas d'une hypothèse, c'est-à-dire d'une chose qui ne bénéficie pas du degré de confirmation que l'on obtiendrait grâce à des données empiriques. Parfois, c'est simplement une hypothèse dont nous n'avons aucune confirmation directe, et qui n'est confirmée qu'indirectement par les déductions que nous en tirons.

Mais le même schéma se retrouve. De même qu'aux Lumières, où l'on partait de prémisses, puis déduisait jusqu'à la conclusion, toute la structure du fondationnalisme initiée par Descartes, et de même que John Locke souhaitait procéder ainsi avec ce qu'il appelait la connaissance démonstrative, à partir de

premiers principes, de définitions, etc., par déduction – ce genre de procédure, si l'on veut, la méthode mathématique de déduction à partir de prémisses –, ce schéma se retrouve en science sous la forme de la méthode déductive hypothétique. On le constate, par exemple, chez John Stuart Mill, lorsqu'il évoque le principe d'induction, qui permet de généraliser en termes d'uniformité de la nature.

L'uniformité de la nature est l'hypothèse, la plus grande généralisation empirique qui soit. Elle constitue donc le postulat de départ de la méthode déductive hypothétique. Comte a ensuite étendu cette méthode pour donner naissance à la sociologie, et Mill à la science politique et à l'éthique.

Étendue, c'est-à-dire à l'étude de l'humanité, du comportement humain, de la société humaine, du changement social, etc. On assiste donc à une extension des méthodes des sciences naturelles aux sciences sociales, comme nous les appelons. Et cela donne naissance à ce qu'Auguste Comte nomme l'unité de la science, et au XXe siècle Le XXe siècle est connu comme le mouvement pour l'unité des sciences.

Je commentais justement les propos d'Evans sur Trulch. Vous voyez, Trulch s'inscrit dans le mouvement pour l'unité des sciences. Il souhaite que l'histoire puisse être étudiée à l'aide des méthodes des sciences naturelles, notamment en ce qui concerne les explications causales.

Il souhaite que l'empirisme scientifique des sciences naturelles éclaire la compréhension de l'histoire. Ce mouvement pour l'unité des sciences a donc été fortement influencé par John Dewey au XXe siècle. Son ouvrage sur la théorie de l'évaluation, où il développe avec le plus d'éloquence son instrumentalisme, figure d'ailleurs dans une série de monographies intitulée « Encyclopédie internationale des sciences unifiées ».

Vous comprenez ? L'Encyclopédie internationale des sciences unifiées. Une série de monographies. Ainsi, l'extinction des sciences humaines a engendré Comte, Mills, l'utilitarisme, et ainsi de suite.

Or, il y a un autre point important : tout empirisme se heurte à des difficultés avec la métaphysique, comme le montre l'exemple de David Hill. Il n'est donc pas surprenant que l'empirisme du XIXe siècle ait développé une position phénoméniste, et non phénoménologique (il est essentiel de bien distinguer les deux). Cela est manifeste chez Comte, qui distingue trois étapes dans l'évolution de toute science : la première étant religieuse, la deuxième métaphysique et la troisième scientifique.

Ainsi, la science empirique a dépassé le besoin de spéculation métaphysique. De même, chez Mill, la matière est simplement décrite, définie en termes phénoménologiques comme la possibilité supplémentaire des sensations. Et l'esprit est la possibilité permanente des réflexions.

Vous voyez, des définitions purement empiriques, des définitions phénoménistes . Rien sur ce qu'est l'esprit en soi, ou la matière en soi . Il y a donc une sorte d'anti-métaphysique phénoméniste.

Mark aussi, bien qu'étant physicien, il s'intéresse davantage aux deux premiers points. C'est précisément ce dont nous parlions lundi dernier. Si ce n'est déjà fait, je vous invite à lire les extraits de Gardner qui nous ont été attribués la semaine dernière, tirés des œuvres de Comte, Mill et Mark.

Vous trouverez Comte et Mill assez faciles à lire. Marc aussi. Mais Comte et Mill sont les plus importants des deux.

Familiarisez-vous donc avec ces textes. Je ne m'y attarderai pas davantage, d'une part par manque de temps, mais aussi parce qu'ils sont déjà très faciles à comprendre. À ce stade du semestre, vous savez déjà lire par vous-même.

Vous savez, nous n'avons plus besoin de détailler étape par étape, comme cela aurait pu être nécessaire. ...Ces trois caractéristiques de l'empirisme du XIXe siècle s'appliquent également à Bertrand Russell. Vous verrez.

Et dans les écrits de Bertrand Russell, notamment le travail du jeune Wittgenstein, le positivisme logique et certains courants de philosophie analytique postérieurs au positivisme logique d'Ayer. Vous allez donc maintenant étudier Ayer comme source principale. Lors de votre lecture, gardez ces trois points à l'esprit.

Voilà la clé pour comprendre sa démarche et tout le mouvement positiviste . Ce sera le sujet du séminaire qui aura lieu cet automne au B Quad. Comment s'appelle-t-il ? Philosophie analytique récente ? Quelque chose comme ça.

La philosophie analytique moderne. Oui, en commençant par Russell. Et puis, si l'on s'intéresse à certains auteurs de notre chapitre, comme Stumpf, Carnap et Quine.

Les trois figures majeures du développement de la philosophie analytique au XXe siècle. Enfin, outre Wittgenstein. D'accord ? Il s'agit donc d'éléments extrêmement importants pour la formation du mouvement positiviste, pour l'orientation de la philosophie des sciences jusqu'au milieu du siècle, les années 1950, et pour le développement de ce qui a peut-être été le mouvement philosophique le plus influent en Occident au XXe siècle : le naturalisme scientifique.

D'accord ? Une philosophie naturaliste orientée vers la méthodologie et les découvertes des sciences naturelles. Ce sont les postulats qui la sous-tendent. Extrêmement important.

Et pour comprendre cela, il faut comprendre ces auteurs du XIXe siècle. Il faut comprendre Bertie Russell, et ainsi de suite. D'ailleurs, le passage de John Stuart Mill à Bertrand Russell, décédé il y a à peine vingt ans, peut paraître surprenant.

Jusqu'à ce que vous lisiez, peut-être un jour, que John Stuart Mill était le parrain de Russell. Je ne sais pas exactement ce que signifie « parrain » pour quelqu'un d'aussi peu religieux, mais il existait au moins une relation formelle, sinon religieuse, en ce sens. D'accord.

Leurs vies se sont donc au moins un peu croisées pour que cela soit possible. ...est, je crois, d'une importance capitale pour son atomisme logique. C'est ce que Stumpf souligne, et à juste titre.

Il a fait bien d'autres choses encore. Son intérêt initial s'est porté sur les mathématiques et la logique. Il a débuté comme mathématicien.

Il a collaboré avec Whitehead lorsqu'ils étaient tous deux à Cambridge. Il a collaboré avec Whitehead à la rédaction des Principia Mathematica. On le surnommait affectueusement PM.

En Grande-Bretagne, « PM » a trois significations différentes : « Après-midi », « Premier ministre » et « Principia Mathematica ». D'accord.

Pour Russell, le Premier ministre a véritablement marqué le début de son influence majeure en Corée. Dans cet ouvrage, lui et Whitehead ont démontré que les mathématiques et la logique sont fondamentalement identiques, en ce sens qu'elles constituent toutes deux des systèmes logiques formels. Or, par système logique formel, nous entendons simplement un système déductif.

Un système qui a la forme d'un système déductif. D'accord. Comme ceux que nous connaissons en géométrie euclidienne.

À partir des axiomes initiaux, on déduit les théorèmes, et à partir des conclusions de divers théorèmes, on en déduit d'autres, et ainsi de suite. L'idée est que les mathématiques, l'arithmétique et la géométrie peuvent toutes être formalisées comme des systèmes déductifs. Et ce qu'ils ont développé, c'est le symbolisme.

Le symbolisme algébrique permet d'aborder d'autres sujets de manière formelle. La logique symbolique n'était donc pas la première tentative en la matière. Je pense que Leibniz en a peut-être été le précurseur, mais c'est cet ouvrage qui a véritablement lancé la logique symbolique dans la philosophie anglophone. Il a également écrit une introduction à la philosophie mathématique à l'intention des étudiants en mathématiques et des personnes intéressées par ce domaine.

Les fondements des mathématiques. Il a écrit un ouvrage à ce sujet pendant son incarcération en tant qu'objecteur de conscience durant la Première Guerre mondiale. C'est ce qu'on faisait aux objecteurs de conscience à l'époque.

Mais ses œuvres majeures portaient sur l'épistémologie. À commencer par un ouvrage de vulgarisation intitulé Problèmes de philosophie, publié, je crois, en 1910. Il a ensuite abordé notre connaissance du monde extérieur.

Ses travaux portaient sur l'esprit et la matière. Jusqu'à la fin des années 40, je crois que c'était en 1947 ou 1948, son dernier ouvrage systématique en épistémologie intitulé « La connaissance humaine : étendue et limites ». J'y reviendrai plus tard, ainsi qu'à certains de ses aspects.

Mais l'idéal qui traverse toute son œuvre épistémologique est celui du système formel, développé dans les Principia Mathematica, le système déductif, et que l'on retrouve dans un court essai intitulé « La logique comme essence de la philosophie ».

Il l'explicite. La logique comme essence de la philosophie. Il l'explicite également dans un essai plus long intitulé « Atomisme logique ».

Ce qui a donné ce nom à sa méthode et à sa philosophie. Mais qu'est-ce que l'atomisme logique ? C'est la thèse selon laquelle toutes nos pensées, croyances, connaissances, tous nos discours, quel que soit le sujet, peuvent et doivent être analysés en propositions atomiques. Prenons le temps d'y réfléchir.

Les propositions peuvent et doivent être organisées en propositions atomiques. Certes, les propositions atomiques ne sont pas les plus petites parties du discours, car une proposition comporte un sujet et un prédicat. Ainsi, outre les propositions atomiques, il existe des termes, mais, bien sûr, les termes n'ont de sens que lorsqu'ils sont utilisés pour affirmer ou nier quelque chose.

Autrement dit, dans les propositions. On a donc des termes, des propositions atomiques. Les propositions atomiques se combinent pour former des propositions moléculaires.

Rien d'étonnant à cela. Une proposition atomique est tout simplement la plus petite unité de pensée. Les propositions atomiques renvoient à des faits atomiques.

Les propositions moléculaires font référence à des faits moléculaires. À quoi font référence les termes ? Eh bien, soit à des propriétés particulières... Non, je retire ce que j'ai dit. Les termes font référence soit à des propriétés générales.

Bleu, carré... Remarquez que ce sont des propriétés générales, universelles, si vous voulez. Bleu, carré, marron. Passons aux propriétés générales.

Ou bien ils citent simplement des personnes. Joe, Bill. Ce sont des termes, des noms propres.

Ainsi, qu'il s'agisse de propriétés générales ou de noms propres, ils désignent des individus. Il s'agit alors d'analyser le discours en propositions atomiques correspondant à des faits atomiques, puis d'organiser ces propositions atomiques en un système déductif formel.

Démontrer comment toutes les propositions élémentaires qui constituent notre connaissance peuvent être déduites de certaines prémisses. Quelles prémisses ? Des généralisations empiriques, y compris des hypothèses de la plus haute généralité.

La méthode déductive hypothétique. Fournir une explication logique d'une croyance revient donc à montrer comment elle peut être déduite logiquement de certaines généralisations, de certaines hypothèses, etc. Ainsi, le modèle fondationnaliste du système déductif s'étend au-delà des sciences naturelles pour englober l'éthique et les discussions sur tout autre sujet.

La méthode mathématique analysée dans les Principia Mathematica est aujourd'hui considérée comme la méthode de toute pensée scientifique, de toute compréhension logique. L'explication repose sur la déduction à partir de généralisations issues de prémisses.

La méthode déductive hypothétique. Réfléchissez-y un instant. Qu'est-ce qu'un fait atomique ? Eh bien, nous disons que les faits atomiques sont les plus petits constituants de la réalité.

Oui, c'est une vision atomistique de la nature. Cette vision atomistique est influencée par Ernst Mach et sa théorie des sensations, vous vous en souvenez ?

Théorie sensorielle des sensations comme constituants atomiques de l'expérience. Ainsi, les théories scientifiques ne sont que des manières économiques de parler de ces données atomiques, de ces faits atomiques.

Données sensorielles. Ce que Russell semble affirmer, c'est que les relations entre les faits élémentaires ne sont pas données par l'expérience. C'est une vieille idée qui remonte à Hume.

L'expérience ne vient pas d'un seul bloc. Tu te souviens ? Elle arrive par fragments. Bip, bip, bip.

Aucune relation n'est établie. Par conséquent, Russell postule un pluralisme . Un pluralisme métaphysique.

Partant du principe que toutes les relations sont des relations causales externes de nature mécaniste, il rejette d'emblée toute métaphysique moniste, comme celle de Hegel, ainsi que toute conception de relations organiques intrinsèques.

Il travaille encore avec un modèle mécaniste plutôt qu'organique. Vous comprenez ? Un de ses premiers livres s'intitulait « Mysticisme et Logique ». Dans cet ouvrage, défendant sa méthode logique, il réfutait la méthodologie de penseurs comme Bergson et Bradley.

Hegel l'a écrit. Bergson, vous vous en souvenez, parlait d'une intuition que nous avons de la scène dans son ensemble, d'où émerge une vision du monde. Et Bradley parle d'une conscience immédiate de l'être dans son immensité.

Vous voyez ? Ce qui structure le travail de détail que nous effectuons sur les particularités. Russell appelle cela du mysticisme. Il le rejette catégoriquement.

Parce qu'il ne croit pas à l'existence de liens internes entre les faits atomiques. On ne peut donc savoir ce qui nous relie à l'ensemble. Et l'intuition est sans fondement.

Puisqu'elle aurait un fondement s'il existait déjà une relation interne, l'intuition serait simplement la conscience qui l'accompagne. Vous voyez ? Et donc, sur la base de Partant d'un pluralisme métaphysique, il élabore sa théorie de l'atomisme logique qui tente d'identifier les faits atomiques qui constituent les éléments fondamentaux de la réalité.

Leurs relations, s'il y en a, sont des relations de cause à effet. Et aussitôt, un autre problème surgit. Car qui a remis en question les relations de cause à effet ? John Stuart Mill, le parrain de l'Église.

Devrions-nous l'appeler le Parrain ? Cela a des connotations particulières de nos jours, n'est-ce pas ? Par John Stuart Mill. Question. Mais il est intéressant de noter que dans ses travaux d'épistémologie, lorsque Russell remet en question la connaissance des relations causales, il devient phénoménaliste.

Car si l'on ignore l'existence de relations causales, comment savoir si les données élémentaires de l'expérience ont des causes externes ? Et quelles sont-elles ? En fin de compte, il ne reste que le phénomène. Le monde, pour moi.

Lorsqu'il accepte les relations de cause à effet, comme il le fait à certaines périodes de sa carrière, il tend à se montrer réaliste plutôt que phénoménaliste. Réaliste en ce sens qu'il existe des objets matériels réels et que nous connaissons leurs propriétés. Il aborde alors la science avec réalisme.

Il faut préciser que, dans ses premiers travaux, il avait une raison supplémentaire d'être réaliste, comme il l'était. En effet, il acceptait l'idée que la conscience possède une intentionnalité. Il s'agit d'un acte mental qui vise, désigne et signifie un objet.

Et dans la mesure où l'intentionnalité, l'acte mental, me donne un objet, Russell a commencé comme réaliste. Mais il a fini par rejeter l'acte mental. Et il a fini par rejeter la connaissance des liens de causalité.

Il devint donc phénoméniste. La question est de savoir si cet acte mental est empiriquement connaissable. L'explication phénoménologique qui en est donnée est-elle valable ? Bref, des faits concrets.

Cette phrase même est chargée de présupposés philosophiques. Deuxièmement, les propositions atomiques sont les constituants du langage. Elles sont les constituants du langage.

Et nous devons analyser les propositions moléculaires en de tels constituants. Prenons, par exemple, sa méthode. L'un de ses exemples, le roi de France actuel, est chauve.

Je ne sais pas pourquoi je choisis toujours cet exemple. Le roi de France actuel est chauve. À première vue, cela semble être une évidence.

Non, ce n'est pas le cas. C'est un fait moléculaire. Car il combine en réalité deux choses, comme vous le voyez lorsque vous essayez de le traduire sous forme symbolique.

Ceux d'entre vous qui ont reçu une initiation à la logique symbolique reconnaîtront qu'il s'agit ici d'un individu existant, le roi de France actuel, qui est chauve. Il existe un X tel que X est le roi et X est chauve. Nous avons donc deux faits atomiques : voici un fait atomique, voici un autre fait atomique.

La proposition moléculaire combine ces deux éléments et affirme que ce X, chauve, est le même X qui est également l'actuel roi de France. Il pourrait s'agir d'une méprise. L'analyse se poursuit donc ainsi, et la logique symbolique offre un outil très pratique.

Or, notez qu'en plus des termes « faits atomiques » et « propositions atomiques », il est dit que les propositions atomiques correspondent à des faits atomiques. On a donc ici une définition de la vérité selon la théorie de la correspondance. Et il l'explicite avec une grande précision.

Il veut affirmer que pour qu'une proposition soit vraie, il doit exister une correspondance biunivoque entre les propositions élémentaires et les faits

élémentaires, entre les termes des propositions élémentaires et les propriétés des faits élémentaires. Une correspondance biunivoque d'une extrême précision.

Partant de cet atomisme logique, il entreprend, bien sûr, le raisonnement déductif. Mais remarquez où il aboutit déjà, sur le plan philosophique : le pluralisme se distingue du monisme en métaphysique.

Le phénoménalisme se distingue du réalisme. Enfin, il oscille un peu entre les deux et finit par se ranger du côté des anges, en tant que réaliste, mais bon, il relève bien du phénoménalisme. Jeu réaliste . Il rejette la métaphysique spéculative au profit de l'analyse.

Analyse logique. Ses faits atomiques ne sont ni mentaux ni matériels. Ils sont neutres à l'égard de ces distinctions.

Il est ce que l'on appelle un moniste neutre. Moniste qualitatif, il ne reconnaît qu'une seule qualité de fait. Cette qualité est neutre vis-à-vis des distinctions corps-esprit.

C'est possible car les propositions moléculaires et les idées complexes sont des constructions mentales. Nos constructions. Nous construisons nos objets à partir de faits atomiques.

Les relations ne nous arrivent pas toutes faites, car elles ne sont pas innées. Nous sommes bombardés, par nos sens, d'une multitude d'informations brutes. Vous voyez ce que je veux dire ? Les relations ne sont pas un don.

Ainsi, l'objet qui émerge de notre conception d'un corps matériel, cette notion d'objet matériel, est une construction mentale. Une construction logique. C'est une entité idéale, qu'elle soit réelle ou non extérieurement.

Cela existe en tant qu'idée. C'est ce qu'on appelle la théorie constructiviste de la connaissance, car ce que nous savons relève de nos propres constructions mentales. On voit donc comment, malgré son appartenance au fondationnalisme, il a en quelque sorte fini par adopter une perspective postmoderne.

Nous construisons notre propre monde. Il établit une distinction à plusieurs reprises dans ses premiers écrits, distinction qu'il maintient tout au long de son œuvre. Il distingue la connaissance par l'expérience directe de la connaissance par la description.

La connaissance par familiarité est une connaissance des données acquises, de nos propres états mentaux. La connaissance par description est une connaissance des objets matériels, comme l'actuel roi de France.

Ce sont là des constructions mentales que nous décrivons. Ces constructions sont décrites dans le langage des propositions moléculaires, des idées complexes. Ce sont leurs propriétés particulières ...

C'est ici que la connaissance par familiarité opère. C'est ici que la connaissance par description est la plus manifeste. Et selon le stade auquel il se trouve – réaliste, phénoménaliste –, les faits fondamentaux lui seront présentés soit par familiarité, soit par description.

Parfois l'un, parfois l'autre. Bon, et maintenant, qu'en est-il de la partie déductive ? Comment cela fonctionne-t-il ? Car nous avons dit qu'il souhaitait que toute explication repose sur un système déductif. Prenons son livre **La Connaissance humaine** comme exemple.

La connaissance humaine : étendue et limites. Publié en 1948. La connaissance humaine : étendue et limites.

Il s'efforçait ici d'organiser logiquement la nature du savoir scientifique, cherchant à démontrer comment toute notre connaissance découle de méthodes scientifiques, essentiellement de cette procédure déductive hypothétique. Il prit conscience que s'il voulait procéder par déduction à partir de généralisations empiriques, dont nous disposons d'une vérification empirique directe (c'est-à-dire d'exemples vérifiables), alors nous ne possédions pas suffisamment de prémisses pour parvenir à cette déduction.

En d'autres termes, la connaissance scientifique implique nécessairement des hypothèses supplémentaires par rapport à celles qui se prêtent à une vérification directe. Il admet donc que l'empirisme pur ne fournit pas d'explication logique et qu'il est nécessaire d'introduire des prémisses supplémentaires, qu'il nomme postulats scientifiques.

Autrement dit, les postulats de la science moderne. Des postulats qui rendent possible l'explication scientifique de ce type d'hypothèse déductive. Et il les expose clairement.

Les deux ou trois plus importantes sont des choses comme le principe d'induction. Uniformité de la nature. Le principe d'induction.

Lignes causales. Il existe des lignes d'influence causale. Lignes causales.

La quasi-permanence des objets matériels. D'accord. Autrement dit, il doit introduire comme postulats les choses mêmes que les systèmes métaphysiques antérieurs avaient soutenues comme ayant un fondement métaphysique.

En somme, ce que Hume considérerait comme des croyances nécessaires au cours de la vie, Russell l'élève au rang de postulats scientifiques nécessaires au cours de la science. Partant de ce principe, il estime que la connaissance scientifique peut être justifiée, expliquée et que l'analyse logique est valide. Soit.

Voilà un aperçu de Russell. Des questions ? Des commentaires ? Avez-vous déjà lu Stumpf à ce sujet ? Ah oui, pas étonnant que vous soyez si bien alignés. Oui, Mary.

Oui, ce qu'il appelle le monisme neutre. Descartes a introduit un dualisme qualitatif . Il existe deux types de réalité : l'esprit et le corps.

Depuis Descartes, lorsqu'on aborde les problèmes liés au corps et à l'esprit , on parle généralement de deux types de propriétés.

Propriétés mentales et propriétés physiques. D'accord. Les propriétés mentales, qui impliquent la conscience.

Les propriétés physiques, qui impliquent une extension. Or, ce que Russell affirme, c'est qu'il n'existe pas deux types de propriétés. Il n'existe pas deux types d'entités.

Il n'existe qu'un seul type de propriété, neutre vis-à-vis de la distinction corps-esprit. Ainsi, un événement spatio-temporel, organisé d'une certaine manière, produit ce que nous appelons, en nommant notre construction mentale, un événement mental. Et organisé d'une autre manière, il produit ce que nous appelons, toujours en nommant notre construction mentale, un corps.

Russell n'est pas le seul à partager cette opinion. William James la défendait également. Il l'a expliquée dans ce qu'il a appelé la théorie du projecteur de la conscience.

Autrement dit, il vous faut imaginer une succession d'événements physiques, éclairés à cet instant précis par un projecteur.

Autrement dit, la conscience s'éveille lorsque l'on aperçoit l'avion dans le faisceau du projecteur. Ainsi, cet événement précis, à ce moment précis, est à la fois un événement physique et un événement mental. S'il n'y avait rien d'autre dans cette chaîne d'événements, il ne s'agirait que d'un événement mental.

Et en ce sens, hallucination, illusion, rêverie et vision. Mais dans la mesure où il existe cet autre, voyez-vous, il peut être les deux. Monisme neutre.

Vous pensez qu'il est pluraliste métaphysique ? Pardon ? Vous dites qu'il est pluraliste métaphysique ? Voyez-vous, en termes de qualité, de nature des choses,

qualitativement, il est moniste. Il n'y a qu'une seule sorte de chose. En termes de quantité, il est pluraliste.

Il existe une multitude de faits de nature atomique . Oui, et je pense que vous pouvez le constater. Lucrèce, Démocrite, les atomistes, voyez-vous, nous les considérons comme des pluralistes.

Et monistes en ce sens que tout est d'une seule sorte. Contrairement à Anaxagore, dont les semences étaient de nature qualitativement différente. Anaxagore est donc pluraliste à deux égards : quantitatif et qualitatif.

Russell est pluraliste uniquement au sens quantitatif. Qualitativement, il est moniste. Et je pense que son monisme se révèle en réalité être du naturalisme.

D'accord, cela précise-t-il les critères du XIXe siècle dont nous parlions ? La méthode déductive hypothétique, universalisée, vous voyez, donnant naissance au phénoménalisme. Oui, on la trouve chez Russell. Bien, reprenons là.